

VITOR MANUEL ADRIÃO



LISBONNE

INSOLITE ET SECRÈTE



ÉDITIONS JONGLEZ

LA TABLE DE FERNANDO PESSOA ④

Là où Pessoa rêvait du « Cinquième Empire »

Café-restaurant *Martinho da Arcada*
Métro Terreiro do Paço

Le café-restaurant *Martinho da Arcada* restera à jamais lié à la présence d'un client assidu, Fernando Pessoa, qui y écrivit la plupart de ses poèmes, entre autres ceux qui constituent le seul livre qu'il ait publié de son vivant – *Mensagem*.

Dans un coin discret, devant un café, une eau-de-vie et une cigarette, il évoquait Bandarra et António Vieira, rêvait du roi caché et du Cinquième Empire et essaya de dévoiler et d'annoncer avec certitude la destinée majeure du Portugal (voir p. 66).

Pour rendre hommage au plus grand défenseur contemporain de la langue portugaise, le gérant du *Martinho da Arcada* a laissé à leur place la table et la chaise où il avait l'habitude de s'asseoir. L'espace est entouré de photos souvenirs et d'autographes de l'auteur. C'est actuellement le lieu de rendez-vous obligatoire des réunions littéraires entre spécialistes et admirateurs de Pessoa. Certains d'entre eux, et ils sont loin d'être rares, se sont même tellement imprégnés du personnage qu'ils ont adopté ses tics.



Fernando Pessoa

Aucun indice ne permet d'affirmer que le poète et essayiste Fernando António Nogueira Pessoa (1888-1935) ait effectivement appartenu à la franc-maçonnerie, bien que de nos jours plusieurs factions de cette institution se réclament du poète-prophète. Fernando Pessoa s'est intéressé très tôt à l'occultisme : il est ainsi entré en contact avec le spiritisme et la théosophie à partir de 1912 et a traduit des livres théosophiques anglais en portugais à partir de 1915. Il s'est établi comme astrologue en janvier 1916 à Lisbonne, sous le pseudonyme de Rafael Baldaya, réalisant plus de mille horoscopes. L'insatiable soif de savoir de Pessoa jointe à sa profonde connaissance de l'occultisme l'a amené à développer une pensée basée sur la notion de « Portugauté » spirituelle, liée à l'avènement du Cinquième Empire lusitanien (voir p. 64). Lors de l'ascension au pouvoir d'António Salazar et de l'établissement de l'*Estado Novo* en 1933, très tôt, Fernando Pessoa s'est déclaré contre Salazar, surtout quand ses essais et poèmes ont commencé à être censurés. Il a alors écrit une série de poèmes anti-Salazar, et celui-ci a décidé d'abolir tous les Ordres initiatiques et les mouvements spirituels au Portugal. Quand le projet de loi du député José Cabral interdisant les associations secrètes et, notamment, la franc-maçonnerie portugaise, a été présenté devant le Parlement, Fernando Pessoa s'y est opposé publiquement, dans un article magistral du *Diário de Lisboa*, le 4 février 1935, en défense de la liberté religieuse et de l'*Esprit traditionnel* qui caractérise la franc-maçonnerie. Il y déclarait : « Je ne suis pas franc-maçon, et je n'appartiens à aucun autre ordre, similaire ou différent. Mais je ne suis pas non plus anti-maçon, car ce que j'en connais me porte plutôt à y être tout à fait favorable ». En raison de cet article, on associe encore Fernando Pessoa à la franc-maçonnerie.

Il y a d'ailleurs des Loges qui portent son nom sans qu'il en ait été adepte : il n'a été que le fervent défenseur de la liberté d'expression et du culte religieux, qu'il soit maçon ou de quelque autre tendance. Finalement, dans sa « Carte d'Identité » écrite à Lisbonne le 30 mars 1935, Fernando Pessoa révèle ouvertement sa prise de position spirituelle : « Opinion religieuse : chrétien gnostique et par conséquent opposé à toutes les Églises organisées, et surtout à l'Église de Rome. Fidèle à la tradition secrète du christianisme qui est intimement liée à la tradition secrète d'Israël (la Sainte Kabbale) et à l'essence occulte de la franc-maçonnerie. Position initiatique : initié, directement de Maître à Disciple, aux trois degrés inférieurs de l'ordre des Templiers du Portugal (apparemment aboli). » Enfin, Fernando Pessoa a résumé dans son poème São João du 9 juin 1935 : « Si tu es franc-maçon, je suis plus que cela – je suis Templier ».

LES PANNEAUX DE LA RESTAURATION

13

Les azulejos oubliés de l'Indépendance

Jardins du palais des Comtes d'Alameda, Largo de S. Domingos

21 324 14 70

Visite guidée sur réservation en semaine (minimum 5 personnes)

21 324 14 75

Méτρο Rossio



Situé au centre de la Baixa de Lisbonne, près du Rossio et de l'église S. Domingos, le palais de la Restauration est connu sous plusieurs noms : *palácio dos Condes de Almada* (palais des Comtes d'Almada), *da Restauração* (de la Restauration) ou *da Independência* (de l'Indépendance). Quand la révolte patriotique du 1^{er} décembre 1640 eut lieu, son propriétaire, D. Antão de Almada, y réunit les 40 conjurés qui rendirent l'indépendance au Portugal après 60 ans passés sous le joug de la Castille.

Les conjurés se réunissaient en secret dans le jardin du palais, qui avait été acheté au noble D. Nuno de Barbudo, au XV^e siècle, par D. Fernando de Almada, capitaine de l'armée portugaise, et sa femme. Dès l'entrée, on aperçoit sur les toits deux grosses tours coniques en briques (semblables aux cheminées coniques du palais royal de Sintra) que D. Antão de Almada fit construire et qui représentent le style typique de la Restauration.

Peu affectés par le séisme de 1755 et presque inconnus de la plupart des Lisboètes, les azulejos appelés *panneaux de la Restauration*, sont situés dans le jardin du palais. Datés de 1696, ils sont l'œuvre de Gabriel del Barco. Sur l'un, on voit les conjurés réunis ici même, comme le rappelle le titre : *Bienheureux lieu, honorables réunions où se réalisa la Rédemption du Portugal*. Sur d'autres panneaux, on voit l'attaque victorieuse contre les régents espagnols au palais de la Ribeira et la procession triomphale célébrant la Restauration.

Dans le jardin, adossé à la muraille *fernandina* (de l'époque du roi D. Fernando au XIV^e siècle), à droite de la fontaine et des panneaux d'azulejos, se trouve une autre salle où auraient eu lieu les réunions des conjurés. Les participants descendaient l'escalier de la muraille *fernandina*, frappaient à la porte qui se trouve dans l'enfilade et devaient montrer, en guise de mot de passe, pour accéder à l'intérieur du pavillon, un petit tube en argent muni à l'une de ses extrémités d'un ressort secret, qui, une fois actionné, faisait apparaître l'image de Nossa Senhora da Conceição, protectrice du Portugal.

Quand le Christ décloue son bras droit de la croix pour bénir le Portugal libéré...

Au centre du jardin, la fontaine est un ange surmonté du titre : *Rédemption du Portugal, la Fidélité et l'Amour triomphent*. Cette fontaine représente l'*Ange du Portugal restauré*, un thème fondé sur la légende pieuse et patriotique qui raconte que, lors de la procession célébrant l'indépendance nationale, du haut du crucifix tenu par le père Nicolau da Maia, le Christ aurait décloué son bras droit de la croix pour bénir la population, béniissant ainsi tout le Portugal libéré.

LES SYMBOLES DES PORTES DES CELLULES DES MOINES HIÉRONYMITES

③

*Les Hiéronymites et l'idée des trois âges du monde
par Joachim de Flore*

Monastère de Santa Maria de Belém

Praça do Império

Du mardi au dimanche, de 10 h à 17 h (octobre à avril) et de 10 h à 18 h (mai à septembre)

Bus n° 27 ou 49



Les cellules des moines de l'ordre de Saint-Jérôme ou Hiéronymites (Jerónimos) du monastère de Santa Maria de Belém communiquaient avec le cloître et avec l'intérieur de l'église. C'est sur les portes de ces pièces exiguës que figurent encore aujourd'hui des symboles étonnants.

L'ordre religieux des Hiéronymites, né en Italie en 1377, est une évolution du mouvement animé par Tommasuccio da Duccio, membre à ses débuts du Tiers-Ordre de Saint François d'Assise, vers la spiritualité illuminée des *Pères du Désert* dont saint Jérôme faisait partie.

La spiritualité des moines de l'ordre était centrée sur la *prière mentale* sur la sagesse du Christ, comme la pratiquait saint Jérôme. Les Hiéronymites suivaient les théories messianistes et millénaristes des *Fratricelli* franciscains, inspirés par Joachim de Flore, auteur de l'idée des trois âges du monde (voir double page suivante). Le dernier de ces trois âges, celui du Saint-Esprit, était représenté par *Emmanuel*, dont Dom Manuel I partage le nom, ce qui explique en partie qu'il ait fait don de ce monastère aux Hiéronymites qui vinrent alors de Penha Longa de Sintra pour s'installer ici.

Sur l'une des cellules, apparaît le *Janus* ou *Christ Tricéphale* sculpté. Celui-ci symbolise les trois âges du monde : le Passé pour le Père et Adam (en association avec Jérusalem) ; le Présent pour le Fils et le Christ (Rome) ; le Futur pour le Saint-Esprit et saint Benoît (Joachim de Flore était cistercien et donc bénédictin) (Lisbonne).

Cette idée se répète dans d'autres compositions comme celle de trois chiens ensemble, qui représentent les gardiens de l'Église universelle (*domini-canés*, chiens du Seigneur, c'est-à-dire les gardiens de la *Sagesse traditionnelle*) ou celle des trois Aïres de l'Alchimie : le *Soufre* - pour l'Esprit et le Père (un aigle sur une tête de maure), le *Mercur*e - pour l'Âme et le Fils (une tête couronnée de deux anges, symboles de l'androgynie ailé) et le *Sel* (un dragon ailé avec une tête baphométrique à trois cornes) (voir p. 209) - pour le Corps et l'Esprit-Saint. L'*Argent* est représenté par une reine couronnée et l'*Or* par le Mercure couronné.

Étymologiquement, Jérónimo ou *Hierónimo* vient de *Hiero-Manas* : Esprit illuminé ou Sagesse universelle.

LE SALON POMPEIA DU PALÁCIO DA EGA

8

Des merveilles oubliées

Freguesia de Alcântara

Calçada da Boa-Hora, 30

Visites guidées gratuites sur rendez-vous

Instituto de Investigação Científica Tropical : 213616330

Bus n° 203



Caché derrière l'hôpital Ega Moniz, le palais du Pátio do Saldanha, plus connu comme palácio da Ega, renferme une partie de la mémoire perdue de Lisbonne. Pour visiter ce beau palais du XVI^e siècle, il faut prendre par la calçada da Boa-Hora (chaussée de la Bonne Heure), où est actuellement installée l'Archive historique d'Outremer.

Entouré d'un beau jardin agrémenté d'un grand lac, l'édifice arbore sur le portail central le blason des Coutinho, Albuquerque et Saldanha.

À l'intérieur, se trouve le magnifique salon Pompeia, du début du XVIII^e siècle, appelé aussi « salon de musique », « salle des colonnes » et « salle des maréchaux ». Remarquez notamment la statue du dieu de la musique, les magnifiques colonnes, la coupole et les fresques aux murs, ainsi que les huit panneaux d'azulejos du XVIII^e siècle qui représentent des vues des principaux ports européens, œuvre de l'artiste hollandais Boumeester.

L'aspect actuel du salon date du XIX^e siècle, époque à laquelle il a été entièrement remodelé : on y arracha le plafond en bois original, boucha les fenêtres supérieures et construisit une fausse coupole appuyée sur huit colonnes creuses en bois. On y peint également des panneaux au goût de l'époque, en laissant toutefois les azulejos d'origine.

La plus célèbre résidente et propriétaire de ce palais fut la comtesse da Ega, Dona Juliana Maria Luisa Carolina Sofia de Oyenhausen e Almeida, qui épousa en 1795 le deuxième comte da Ega (nom d'une bourgade près de Coimbra), Aires José Maria de Saldanha. La comtesse était une très belle femme et eut plusieurs amants célèbres, tels que le général Junot et le maréchal Beresford.

L'origine du Stroganoff

Après la mort du comte, la comtesse da Ega se remaria avec le comte de Stroganoff, un Russe de Saint-Petersbourg, ville où elle décéda en 1827. Durant son séjour, elle y apprit avec le cuisinier du comte une recette de cuisine qui devint fameuse au Portugal : en faisant revenir dans une casserole de la viande de boeuf, des tomates, des champignons et en y ajoutant de la crème fraîche, on obtient tout simplement, en le servant avec du riz, un *Stroganoff*.

INSTITUT DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE TROPICALE

Palácio Burnay, entre délire et apparat

Rua da Junqueira, 86
1349-007 Lisbonne
(+351) 21 361 63 40 ou (+351) 21 363 61 49
iict.pt - iict@iict.pt
Du lundi au vendredi, de 10 h à 16 h
Bus n° 714 ou 732

9



Le palácio Burnay est un des plus charmants palais de la ville : dès le premier regard, le visiteur est subjugué par sa beauté sans pareille. Son jardin, l'architecture des lieux, l'opulence des pièces, son dôme magnifique, le mobilier et l'argenterie d'époque, tout éblouit et respire la grandeur.

Cet énorme édifice du XVII^e siècle possède entre autres un superbe escalier en courbe qui jouit d'une belle rampe en fer du XVIII^e siècle et qui est entouré de parois peintes en clair-obscur, une œuvre en trompe-l'œil du dernier quart du XIX^e siècle. En 1942, les pièces ont bénéficié des travaux de Conceição e Silva, qui a restauré les peintures des plafonds et des murs. L'atrium supérieur débouche sur une galerie vitrée qui donne sur les jardins et dispose de cinq portes. Elle est décorée, ici par un château, là par un lion. La ravissante salle de bal avec son plafond en stuc, de Rodrigues Pita, est enrichie de médaillons en rapport avec la musique. L'ancienne salle à manger, en ellipse, possède un superbe plafond peint qui représente un ciel chargé d'anges ailés, de fleurs et de fruits, évocation romantique du Parnasse, le Paradis des Muses. Dans l'ancienne salle des colonnes, on retrouve un éblouissant trompe-l'œil sur le plafond en stuc.

Dans le remarquable jardin de plantes tropicales et subtropicales, on conserve quelques statues, un théâtre très détérioré et deux serres passionnantes. Sur celle située côté ouest, on observe une porte de marbre ainsi que des colonnes salomoniques et un blason datant du XVIII^e siècle, œuvre de l'entrepreneur Henrique Burnay (1837-1909).

L'origine de cette noble demeure remonte à D. José César de Meneses, frère du premier comte de Sabugosa, qui ordonna sa construction après 1701, l'entourant de ravissants jardins. Après le tremblement de terre de 1755, elle fut cédée à l'Église patriarcale et devint la résidence d'été des Patriarches, raison pour laquelle l'édifice est également connu sous le nom de palais des Patriarches. En 1818, il a accueilli le séminaire de São João Batista. Toujours au XIX^e siècle, l'entrepreneur Manuel António da Fonseca, un homme aussi riche qu'excentrique, acheta les lieux et les modifia profondément. En 1865, le palais fut vendu à D. Sebastião de Bourbon, infant d'Espagne et petit-fils du roi du Portugal, D. João VI. En août 1879, il fut mis aux enchères par les héritiers de D. Sebastião et acquis par Henrique Burnay qui enrichit le palais et y donna quelques fêtes célèbres. En 1940, l'État portugais en prit possession. Il héberge aujourd'hui l'Institut de recherche scientifique tropicale.

OBSERVATOIRE DE LISBONNE

Une visite hors du temps

Tapada de Ajuda

213 921 808

geral@museus.ulisboa.pt

oal.ul.pt

Visite guidée gratuite tous les mercredis après-midi en portugais, sans réservation



Le mercredi après-midi, abandonnez tout autre programme : sur les hauteurs d'Alcantara, il faut absolument visiter (sans réservation) le magnifique observatoire de Lisbonne dans une délicieuse ambiance hors du temps. Financé par le roi Dom Pedro V qui céda cet espace privilégié au cœur de son terrain de chasse (et favorisa ainsi la contribution du Portugal à la recherche internationale sur la cartographie de l'univers et des étoiles), le bâtiment, inspiré de l'observatoire de Pulkovo en Russie, a été construit entre 1861 et 1867 en forme de croix, les quatre pointes étant orientées selon les points cardinaux.

Outre son rôle important dans l'histoire de l'astronomie, l'observatoire fut jusqu'à fin 2022 le gardien de l'heure légale au Portugal : toutes les pendules du pays étaient régulièrement synchronisées selon l'heure communiquée par l'institution.

Lors des visites guidées, on découvrira une partie des 200 objets qu'il protège : des globes de la voûte céleste, la première machine pour communiquer en morse, le premier téléphone du Portugal, des pendules et toutes sortes d'instruments à mesurer le temps et observer le ciel, parmi lesquels figurent de magnifiques télescopes d'époque et leurs spectaculaires systèmes de toits ouvrants.

C'est ici-même que Gago Coutinho, pour opérer le premier vol en hydravion entre le Portugal et le Brésil, est venu calibrer ses outils.

Depuis les grandes fenêtres du dernier étage, la vue est imprenable sur le Tage et les tapadas de Ajuda, qui occupent encore miraculeusement 100 hectares de la ville.



LA TÊTE DE DIOGO ALVES

⑨

La tête du serial killer lisboète du XIX^e siècle est conservée dans du formol

Teatro anatómico da faculdade de Medicina de Lisboa

Av. Prof. Egas Moniz

21 7985153

museu@fm.ul.pt

Visite sur rendez-vous au secrétariat de la faculté de Médecine

Métro Cidade Universitária



Diogo Alves, Galicien né à Santa Xertrudes de Samos, à Lugo, vint vivre très jeune à Lisbonne. Surnommé *Pancadas*, il devint rapidement connu pour être l'*assassin de l'aqueduc des Aguas Livres* : de 1836 à 1839, il y commit une série de crimes affreux, sur l'instigation de sa compagne, Gertrudes Maria, surnommée *Parreirinha*, propriétaire d'une taverne à Palhavã. Après avoir volé ses victimes, il les jetait la nuit du haut des arcs (65 mètres de haut) pour simuler un suicide. Les autorités le capturèrent finalement en 1840, après qu'ils eurent assassiné, lui et sa bande, un médecin et toute sa famille pendant le cambriolage de leur maison. Curieusement, ils furent condamnés à la pendaison pour ce crime et non pour ceux de l'aqueduc, qui ne figurèrent d'ailleurs même pas au procès.

Il emporta dans sa tombe un secret : comment avait-il obtenu de fausses clés des galeries de l'aqueduc, dans lesquelles il s'introduisait pour se cacher puis attaquer et assassiner ses victimes ? C'est après sa mise en prison, quand les soi-disant suicides cessèrent, qu'on en déduisit qu'ils étaient l'œuvre du sinistre Diogo Alves qui, pendant le seul été 1837, tua 76 personnes.

Une fois la sentence de mort exécutée sur le Cais do Tojo, à 14 h 15 le 19 février 1841, sa perfidie intriguait tant les scientifiques de l'école de médecine et de chirurgie de Lisbonne qu'ils récupérèrent sa tête pour l'étudier. On la trouve encore de nos jours, dans le théâtre anatomique de la faculté de médecine de Lisbonne, conservée dans du formol qui lui conserve un air d'homme tranquille, bien le contraire de ce qu'il fut réellement.

Les crimes du *serial killer* Diogo Alves, dernier condamné à mort du Portugal en 1841, devinrent le sujet d'un des premiers films muets réalisés dans le pays. Sa biographie romancée, qui rendit sa légende célèbre, parut pour la première fois en 1877 et fut rééditée en 2006. En 2005, la tête avait également été l'objet de l'exposition *Cem peças para o museu de Medicina* (Cent pièces pour le musée de la Médecine), réalisée au Museu nacional de Arte Antiga.

L'entrée du chemin public sur l'*aqueduto das Águas Livres* (aqueduc des Eaux libres), le *passeio dos Arcos* (promenade des Arcs), était très fréquentée par les petits commerçants et marchands ambulants des alentours. Elle fut pourtant fermée en 1844 suite aux assassinats de Diogo Alves.

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

17

Un voyage dans le temps

Rua Portas de Santo Antão, 100

+351 213 425 40

socgeografialisboa.pt/museu - geral@socgeografialisboa.pt

Visites gratuites tous les premiers mardi du mois en portugais

Possibilité de prendre rendez-vous pour des visites dans d'autres langues ou sur une thématique particulière



La société de Géographie de Lisbonne se visite une fois par mois, sur réservation. Véritable voyage dans le temps, la visite commence dans un salon désuet aux canapés de velours vert avant de grimper les marches du grand escalier central. Au premier étage, on arrive dans une première salle austère, avec sa grande table en ébène ouvragée, autour de laquelle se réunissaient les géographes, scientifiques, militaires et autres explorateurs de l'institution. Sur les murs, une galerie de portraits de tous les présidents, du fondateur de l'institution en 1875, Luciano Cordeiro, officier de marine spécialiste du continent africain, jusqu'au directeur actuel, Luís Aires Barros, qui se charge parfois lui-même de faire la visite guidée.

La pièce la plus spectaculaire est la « salle Portugal » toute capitonnée de carmin : avec ses 50 mètres de long, elle est entourée de deux étages de galeries où sont gardés les objets de différentes expéditions et les cartes les plus importantes.

L'ampleur de la salle donne à voir l'esprit qui régnait au XIX^e siècle, les enjeux internationaux des différents pouvoirs européens d'expansion vers l'Asie et l'Afrique et la position privilégiée de Lisbonne, la pointe la plus occidentale de l'Europe, là où « la terre finit et la mer commence » comme l'écrit Camoões.

Attendant à la grande salle Portugal, une petite salle de conférence se concentre autour d'une immense carte du monde où l'on peut, par jeu de rétro éclairage, voir tous les parcours maritimes des explorateurs portugais, de Vasco da Gama à Sacadura Cabral, en passant par Gago Coutinho.



LE PAVILLON PANOPTIQUE DE L'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE MIGUEL BOMBARDA

20

Une originalité architecturale cachée au cœur de la ville

*Rua Dr Almeida Amaral, n° 1 (Campo Santa Ana)
Mercredi, de 11 h 30 à 13h et samedi, de 14 h à 18 h
Bus n° 723, 730, 760 et 767, arrêt Campo dos Mártires da Pátria
Métro Anjos, Picoas, Intendente*

À deux pas de la place Campo dos Mártires da Pátria, le premier hôpital psychiatrique ouvert au Portugal (1848) est une enclave bien cachée au cœur de la ville. Il faut une autorisation écrite pour franchir la grille de ce havre de paix abandonné à la végétation depuis 2000. Derrière l'imposant couvent néoclassique de Rilhafoles reconverti en hospice, surgit le Pavillon de sécurité (1896) d'une blancheur éclatante. Les lignes avant-gardistes de ce bâtiment en forme de cirque

sans chapiteau annoncent l'esthétique industrielle des années 1930. À travers un profil circulaire et une symétrie parfaite, son architecte José Maria Nepomuceno chercha à symboliser la raison et la perfection. Une tour panoptique (aujourd'hui détruite), une seule porte d'accès et un toit suspendu anti-évasion de 40 mètres de diamètre facilitaient une surveillance efficace et discrète des détenus dans un cadre harmonieux : le « pavillon maudit » comptait jusqu'à 80 malades mentaux et quelques forcenés dangereux pour la société. Le bâtiment, alors nommé hôpital Rilhafoles, s'inscrit dans l'ingénieuse démarche clinique et sociale conçue par le Dr Miguel Bombarda. Psychiatre moderniste et chirurgien, il dirigea l'établissement à partir de 1892 tout en contribuant activement à la création de la République portugaise (1910).

Suivant ses théories, l'hôpital a été construit de façon à ce que les murs et le mobilier curvilignes limitent les contusions. Le patio à l'air libre, lui, réduisait la prolifération de maladies contagieuses et favorisait l'oxygénation du cerveau. Rappelant l'architecture traditionnelle portugaise, les bancs du promenoir visaient aussi à développer les capacités comportementales des détenus. Le jardin à ciel ouvert et les nombreux puits de lumière rendaient enfin l'endroit plus accueillant



qu'un centre de réclusion traditionnel.

Exposés dans les cellules, la salle de soins et le réfectoire, quelques-uns des 6000 dessins, peintures, écrits et poèmes des patients évoquent les méthodes innovantes du Dr Miguel Bombarda, précurseur de la thérapie par l'art. Extraits d'une collection de 1200 photographies, des dizaines de portraits permettaient de suivre l'évolution physiognomique des internés.



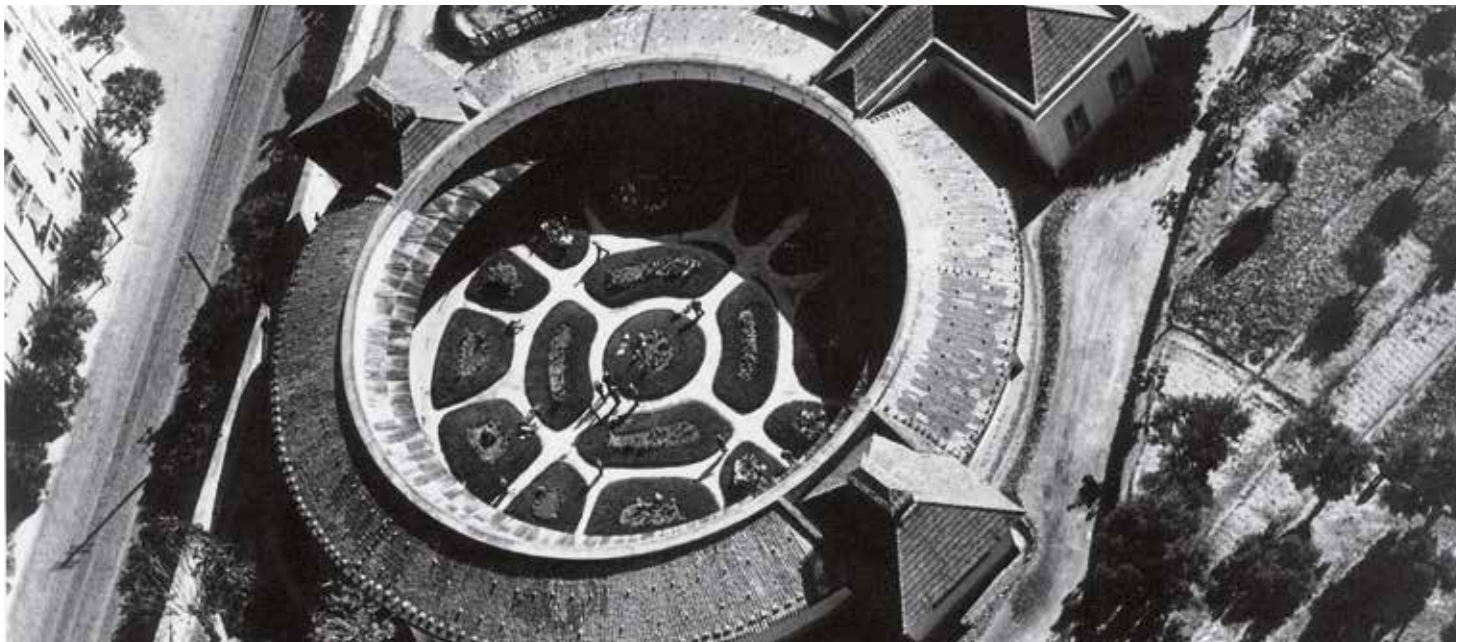
Présentés dans des vitrines désuètes, des appareils de convulsothérapie, une camisole de force, un perforateur crânien et un scarificateur transmettent une image plus primitive des pratiques de l'époque. Le 3 octobre 1910, le Dr Miguel Bombarda se fait assassiner par un déséquilibré dans son bureau que l'on aperçoit par une fenêtre entrouverte, au rez-de-chaussée à gauche, juste après la grille d'entrée.

Qu'est-ce que l'architecture panoptique ?

L'architecture panoptique est un genre de construction carcérale introduite par le philosophe anglais libéraliste Jeremy Bentham (1748-1832) pour que les détenus soient toujours sous surveillance à partir d'un point central.

À l'extérieur du Pavillon de sécurité, des thermes de styles romantique, néogothique et néo-Renaissance, destinés aux dépressifs, témoignent de l'émergence de la thérapie balnéaire. La reine Maria II les inaugura en 1853, avant d'y effectuer un long séjour.

Le Pavillon de sécurité inspira quelques courts métrages relatant l'ambiance de ce lieu tabou. Dans *Jaime* (1974), António Reis dresse le portrait d'un pensionnaire schizophrène qui a produit de nombreux écrits et dessins incohérents, durant ses 30 ans d'incarcération. *La Couleur du silence* (2007) fait un gros plan sur des patients peintres muets. *Le Lieutenant* (2010) de Rafael Martins retrace l'assassinat du Dr Miguel Bombarda.



L'ÉGLISE DE S. FÉLIX DE CHELAS ②1

Le lieu où Ulysse alla chercher Achille

Largo de Chelas, Marvila

Visites sur rendez-vous : contacter les archives de l'armée au 218391600

Bus n°104



Encore méconnus (on ne peut les visiter que sur rendez-vous), l'église et le couvent de S. Félix de Chelas ont une histoire riche et fabuleuse qui remonte à l'époque du héros grec Ulysse et de son compagnon d'aventures, Achille, et se prolonge sous l'époque wisigothe. Considérée comme le « temple des merveilles », tant elle renfermait de choses à admirer et à raconter, elle inspira le nom de *Maravilha* (Merveille), ou encore *Marvila*, qui devint le nom du quartier. Dans une ambiance de légendes miraculeuses, on peut voir, exposées sur les autels de l'abside, les reliques de ses 26 saints patrons qui furent, en 1604, placées dans des sculptures commandées par D. Luisa de Noronha, bienfaitrice de ce couvent.

On y a aussi découvert des vestiges de l'occupation romaine, tel le célèbre *Sarcophage des écrivains*, ainsi nommé à cause des quatre muses (Thalie, Melpomène, Polymnie et Cléo) qui accompagnent chacune un écrivain sur la frise. L'origine chrétienne du couvent remonte au moins à l'an 665, quand Recceswinth gouvernait la monarchie wisigothe. Il aurait reçu les reliques de S. Félix, martyrisé à Gérone en l'an 30 apr. J.C., par bateau, à travers l'estuaire qui baignait alors le val de Chelas. Au IX^e siècle, Afonso III de Leon le Grand prit Lisbonne aux Maures et offrit à ce couvent les reliques des martyrs saint Adrien et de sa femme sainte Nathalie, provenant de Galice. En 1147, D. Afonso Henriques reconstruisit l'édifice, le refit consacrer et le donna à l'ordre des Templiers, qui devinrent les donataires de tout le val de Chelas et de la zone orientale de la ville. En 1290, cet édifice religieux appartenait déjà à l'ordre de Saint-Augustin qui, jusqu'en 1219, y aurait maintenu deux communautés recluses, une masculine et une autre féminine, seule la féminine ayant survécu.

À partir de 1757, l'archevêque D. Miguel de Castro fit placer les reliques dans des coffres donnés par D. Isabel Scota à la chapelle *do Nascimento* (de la Naissance), sous un porche où les mères faisaient passer leurs enfants malades pour invoquer la protection des saints martyrs, avant d'aller ensuite les laver dans l'eau d'un puits situé sur l'ancien quai de l'estuaire. Ce couvent ancien conserve encore son portique manuelin, les azulejos polychromes de l'atrium, le cloître avec sa fontaine et ses bancs au dossier incliné, ses jardinières en azulejos bleu et blanc, ainsi que ses escaliers recouverts d'azulejos.

Sur ce même lieu, aurait existé au VII^e siècle av. J.C. un temple des vestales consacré à Thétis, reine des néréides (nymphes de la mer) ou tagides (nymphes du Tage). D'après la légende, Ulysse alla chercher Achille qui s'y était réfugié et y vivait habillé en femme, participant probablement à une sorte d'initiation matriarcale. *Achelas* et *Chelas* (qui s'écrivait aussi *Celhas* sous D. João I) seraient des dérivés du nom Achille.

VITOR MANUEL ADRIÃO



LISBONNE

INSOLITE ET SECRÈTE

Les plus beaux azulejos cachés de la ville, la tête d'un serial killer lisboète conservée dans du formol, les principes kabbalistiques du portail sud du monastère des Hiéronymites ou la théorie du cinquième empire portugais dont on retrouve tant de traces dans la géographie de la ville, de charmantes impasses oubliées, l'exceptionnelle architecture panoptique d'un ancien hôpital, un jardin botanique tropical qui renferme les vestiges de l'Exposition du Monde Portugais, les impressionnants masques de cire du musée de Dermatologie, un passage secret à l'hôtel *Avenida Palace*, la mystérieuse abbaye souterraine du palácio Foz, la raison pour laquelle l'écusson du Portugal est incliné à 17 degrés sur la façade de la gare du Rossio...

Loin des foules et des clichés habituels, Lisbonne garde encore des trésors bien cachés qu'elle ne révèle qu'aux habitants et aux voyageurs qui savent sortir des sentiers battus.

Un guide indispensable pour ceux qui pensaient bien connaître Lisbonne ou pour ceux qui souhaitent découvrir l'autre visage de la ville.

ÉDITIONS JONGLEZ

6^E ÉDITION

288 PAGES

18,95 €

prix valable en France

info@editionsjonglez.com

www.editionsjonglez.com

ISBN : 978-2-36195-668-4



9 782361 956684